

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE

Un An.... 6 fr.
Six Mois... 3 fr.
Trois Mois. 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR

Un An..... 8 fr.
Six Mois..... 4 fr.
Trois Mois... 2 fr.

LES PARLE... MENTEURS EN CHASSE

Des Dépotés, n'en faut plus!

GUESDE EN 1878 — GUESDE EN 1893

GRÈVE GÉNÉRALE DU BATIMENT



LES PARLE... MENTEURS

Les candidats se trémoussent bougrement, nom de dieu!

Hélas, ils ont beau agiter leurs abattis kif-kif des moulins à vent, trompeter des mots ronflants et danser la gigue sur les tréteaux des réunions, — ça n'emballé pas le populo!

De même leurs affiches, on en pancarte à tous les coins, — et à part les cabots qui lèvent la patte dessus, personne ne s'y arrête.

Ça ne prend pas, mille dieux!

On sent qu'il n'y a plus d'amour.

Les ceusses qui auront lagnôlerie de voteront iront aux tinettes électorales sans conviction; par routine et histoire de faire comme les autres.

Que nous sommes loin de l'époque où les élections foutaient le populo sans dessus dessous!

Alors, c'était le bon temps pour les candidats.

Pauvres de nous, ce qu'on était poires tout de même!

Nous ne savions pas que tous ces mecs qu'on encensait étaient de sales jouisseurs, que tous ces avocats dont on buvait les paroles, avec autant de plaisir qu'une choppine, étaient des saltimbanques.

Y a pas encore quinze ans, on coupait dans la République. On se disait: « C'est pas le but, c'est le moyen pour arriver à la Sociale: c'est un outil, un levier, pour déblayer le terrain... »

Tralala, mistenflutte! La République nous a prouvé qu'elle est une garce n'ayant de mamours que pour les richards et les patrons.

Les ministres ont défilé kif-kif des marionnettes: les jean-foutre de l'Ordre Moral, les Seize-Mayeux, ont cédé le pas aux opportunistes; après ceux-là nous avons eu une sacrée salade de radicaux.

Et les réformes ne sont pas venues,

nom de dieu! Au lieu de lâcher la bride aux bons bougres, on nous a davantage serré la vis.

Si bien qu'aujourd'hui nous savons que la République est un gouvernement tout pareil aux autres et qui, en crapuleries, ne le cède pas à celui de Badingue.

Avec la R. F. le Mexique a fait des petits: nous avons eu la Tunisie, le Tonkin, Madagascar, le Dahomey, le Siam.

Si Badingue a fait massacrer les mineurs à Aubin et à la Ricamarie, la R. F. a sur la conscience le massacre de Fourmies. Elle est même bougrement plus coupable: les gueules noires massacrées par Badingue étaient en grève, tandis que les prolos de Fourmies dansaient la farandole.

Badingue laissa faire l'enterrement de Victor Noir, la R. F. a expédié à Clermont le cadavre de Nuger.

Badingue ne mettait pas autant de férocité à traquer les affiliés de l'Internationale qu'on en a mis à envahir la Bourse du travail et qu'on n'en met journellement à faire la chasse aux anarchos.

Voilà ce que nous avons appris, nom de dieu!

Et quand on voit tous les dépotés tripa-touiller jusqu'à plus soif, se faire rincer la dalle par les capitalistes et les banquiers ; Quand on voit tous les bouffe-galette passer à la caisse du Panama ;

Nos dernières illusions s'envolent à tire-larigot !

Ces fourbis-là ne sont pas nouveaux, cré pétard ! Ça se pratique depuis qu'il y a des dépotés..., et ça se continuera tant que nous serons assez couillons pour en nommer.

Par exemple, ce qui est nouveau, c'est que le populo en ait su quelque chose. Jusqu'ici les bouffe-galette avaient été assez marioles pour cacher mutuellement leurs cochonneries aux yeux du public. Ils pouvaient n'être pas du même bord, ils se réconciliaient devant les chèques.

C'est plus ça, maintenant ! Sentant que la Société actuelle ne fera pas de vieux os, les jean-foutre veulent profiter du moment : c'est à qui tiendra la queue de la poêle.

N'ayant plus de réformes à promettre pour empaumer le populo, l'idée est venue à quelques bouffe-galette de casser du sucre sur leurs concurrents.

Ce que les gas à la redresse avaient flairé, ceux-là nous l'ont prouvé : de fil en aiguille on nous a dévidé les voleries du Panama ; on nous a expliqué que la galette radine de tous côtés dans les profondes des dépotés.

Est-ce à dire qu'on doit se laisser embobiner par les dénonciateurs et voter pour eux, — nous contentant de mouchardises à défaut de réformes ?

Jamais de la vie, nom de dieu !

* *

Vais-je trop loin, en disant qu'il n'y a plus de réformes à promettre ?

Je ne pense pas, foutre !

Evidemment, je ne veux pas dire que les candidats farcissent leurs affiches de noyaux de pêche ou de merde en bâtons. Non ! Il est certain qu'ils les farcissent toujours de réformes.

Ben oui ! Promettre, ça ne coûte pas cherot. Encore faut-il que ces promesses riment à quelque chose et que les votards y coupent.

Or, c'est justement là le grand hic !

Hélas, on ne mord plus aux réformes.

Dame, nous en avons vu de tant de couleurs ! Les boniments qu'on nous sert sur les murs ne datent pas d'aujourd'hui. C'est tous du réchauffé.

Sans remonter plus loin que le règne de Badingue, y a pas à l'heure actuelle une affiche de candidat un brin à la hauteur qui ne nous foute à la gueule les réformes que Gambetta promettait en 1869.

Pour ne parler que d'une (moins vicieuse) la Révision, que ne nous l'a-t-on pas corné aux oreilles !

Rien qu'aux élections de 89, y a eu 350 dépotés qui avaient promis la Révision sur leurs programmes.

Quand vint le vote, il s'en trouva juste 120.

Deux cent cinquante bouffe-galette avaient donc menti à leurs électeurs en promettant la Révision !

Pour ce qui est de bibi, je m'en tam-

ponne le coquillard. En fait de révision, je ne gobe que celle des fortunes, — que le populo fera un de ces quatre matins...

* *

Pas moins, voilà qui prouve richement que les anciens dépotés ont été de sacrés fumistes.

Outre cela, de rudes chèquards.

Et si on ajoute qu'ils ont applaudi en tas au massacre de Fourmies et au passage à tabac du populo de Paris, y a guère à tabler sur ces marlous !

Tous ces bouffe-galette n'ont donc eu que des défauts : ceux qu'on pourra nommer auront-ils des qualités ?

Ce serait couillon d'y croire, nom de dieu !

Expédierait-on à l' Aquarium le meilleur des bougres qu'il n'y foutrait rien de chouette. Cette sacrée usine est agencée de façon que le mal s'y développe seul.

Et ça ne lui est pas particulier, nom de dieu ! Tous les gouvernements sont logés à même enseigne.

Or donc, au lieu de voter, — que ce soit pour un candidat réac ou un socialo, — abstenons-nous !

Voter, c'est foutre une truellée de ciment dans les lézardes de la guimbarde sociale.

S'abstenir, c'est y coller gros comme une noisette de dynamite !

L'Affiche du Père Peinard

Eh mille marmites, avec ces cochonnes de lois, on n'est jamais sûr d'avoir mis dans le noir !

On se fout le doigt dans l'œil plus souvent qu'à son tour.

C'est ce qui m'est arrivé la semaine dernière en expliquant aux camaros la marche à suivre pour se bombarder candidat : j'ai fait une petite erreur, que beaucoup de gas ont rectifié d'eux-mêmes.

Voici exactement comment s'y prendre :

Une fois la déclaration écrite, telle que j'ai dit, faut la porter au maire du patelin où qu'on perche, afin que le type foute son cachet dessus.

Une fois légalisée on expédie la déclaration au préfet du département où qu'on se porte.

* *

Puis, comme je l'ai dit, on n'a qu'à attendre : le récépissé vous rappique, au plus tard, au bout de quarante-huit heures.

Ensuite de quoi, y a plus qu'à se foutre aux trousses des candidats et à les emmerder dans les grands prix : c'est à tous qu'il faut tailler une croupière !

Aux socialos crétins, aux bourgeois, aux socialos de tous poils... à tous... à tous, foutre !

* *

Les copains qui ont demandé des affiches les recevront en même temps que le présent numéro.

Pour ceux qui n'ont pas encore bougé, qu'ils se secouent, foutre !

C'est pas tous les jours qu'on a la veine de coller des affiches sans timbres, or donc, quand vient la saison faut y aller dare dare !

* *

Autre chose : le prochain numéro (n° 230)

sera accompagné de l'affiche du Père Peinard au Populo, donnée en supplément.

Si à cette occase, y a des copains vendeurs qui désirent que leur envoi soit augmenté qu'ils fassent signe vivement : y a pas de temps à perdre !



LES TEINTURIERS DE SURESNES

Pas bidards, les fistons, mille tonnerres ! Les patrons les ont roulés comme un chapeau d'auvergnat.

Ces charognes ont trouvé à embaucher une centaine de pauvres bougres qui remplacent les grévistes et tubinent sous la protection des gendarmes et des sergots.

Pour ce qui est des bons bougres de la teinture, ils restent à 120 sur le pavé !

Ces défaites sont le danger des grèves partielles ; les singes trouvent facilement des faux-frères pour boucher les trous : La mistoufle empêche les déchards de réfléchir à leur crapulerie.

Turellement, les nouveaux esclaves du bagne à Guillaumet devront filer doux, serrer les fesses, recevoir les glaviots sur la hure et ne faire partie d'aucun syndicat.

Quand aux vaincus, ils ont voulu passer à la caisse, mais les exploiters les ont envoyés au bain. Pour lors, ils vont s'adresser aux prud'hommes ; mais il faut lanterner et dépenser rudement de galette pour arriver à ses fins par cette tangente. Aussi je doute fort que les teinturiers fassent caner leurs singes de cette façon.

LES GUEULES NOIRES DE SAINTE-FLORENTINE

Autre fiasco qui vient de dégouliner sur les mineurs de la Haute-Loire.

La grève de Sainte-Florine est dans le siau !

Les gueules noires ont tenu bougrement pied aux capitalistes : ils ont résisté deux mois et demi.

Ça prouve qu'ils ont du sang dans les veines, nom de dieu ! Car ils ne pouvaient pas bouger sans avoir à leurs trousses une cinée de pandores et de troubades.

Le patelin était en état de siège. A propos de bottes, les bons bougres étaient arquepincés et foutus au clou.

Dans les deux mois et demi, 35 grévistes ont été condamnés, — y en a qui ont ramassé plusieurs mois de prison !

Cré pétard, quand une grève traîne si longtemps, c'est mauvais signe pour les prolos : la famine ne tarde pas à leur ronger les boyaux... dès lors, la défaite n'est pas loin !

Pour qu'une grève ait chance de réussir, faut au premier jour mettre carrément les pieds dans le plat, et ne pas laisser aux capitalistes le temps de se retourner.

Turellement, pour être roulés un coup, les mineurs ne sont pas châtrés. Foutre non, bien loin de là ! Ils restent avec la haine au ventre, et, si l'occase s'en présente, ils ne seront pas les derniers à marcher pour la Sociale.

Que de ci où de là souffle un vent de grève générale, on les verra se grouiller.

Du coup, les grosses légumes de la Compagnie n'en mèneront pas large !

LES MINEURS ANGLAIS

Une grève espatrouillante, c'est celle que les gueules noires mijotent d'un bout de l'Angleterre à l'autre.

Dernièrement, les grosses légumes des Compagnies de mines ont tenu un congrès, et tous en chœur ont décidé de réduire les salaires d'un quart.

Crédieu, les charognes n'y vont pas avec le dos de la cuillère !

Turellement, les mineurs n'ont rien voulu savoir et ils ont parlé de se foutre en grève. Seulement, comme ils sont organisés en diable et que leurs groupements ressemblent davantage à des petits gouvernements qu'à des syndicales de bons bougres, y a des tas d'aryas pour proclamer la grève.

Enfin, après une trifouillée de discussions la grève a été décidée, — et même commencée.

D'ici une huitaine y aura peut-être quèque chose comme 2 ou 300 mille mineurs en grève.

C'est pas de la petite bière, foutre !

A un tel amas de bons bougres, quoi donc pourrait résister ?

Les troubades auraient beau s'amener en régiments, rien que par leur nombre, les mineurs les forceraient à mettre bas les armes.

Les gueules noires seront les maîtres !

A eux d'agir, foutre !

Vont-ils mendigotter le maintien des tarifs... et de leur mistoufle ?

Ou bien, vont-ils carrément prendre possession des mines et ordonner aux grosses légumes d'en décaniller, — à moins qu'ils n'aient envie de manier le pic, à côté des frangins ?

Ah, s'ils faisaient cela, ce que ce serait hurf !

Du coup la Sociale aurait bougrement du vent dans les voiles.

De partout on ne serait pas longs à imiter l'exemple des gueules noires d'Angleterre.

OBÉISSANCE ET INITIATIVE

« Ah bien, si c'était comme vous dites, ce serait du propre ! Tout le monde voudrait commander. Chacun tirerait à hue et à dia. On ne serait pas vingt minutes sans se manger le nez. Ainsi, je prends un exemple : comment voulez-vous qu'un vaisseau navigue avec votre système ? Tous les matelots voudraient être au gouvernail ; tous voudraient être capitaines... »

Qui donc parle ainsi ?

Oh foutre, pour ce qui est de bibi, c'est pas une fois, c'est dix, c'est cent, qu'on m'a flanqué ce boniment à la tête.

Et vous autres, les camaros, que de fois on a dû vous en rebattre les oreilles !

C'est surtout dans les gargottes, quand un bon lieu veut faire de la propagande à son voisin inconnu, — c'est alors que le type lui colle le pallas en question.

Pour lors, on répond au type que ce qu'il dégoise est inexact, que sur le vaisseau dont il parle, du moment où il n'y aura pas d'autorité, tout s'y passera gentiment : la division du travail se fera sans anicroches. L'un se foutra au gouvernail, l'autre s'attelera à ceci, un autre à cela, — et le vaisseau naviguera d'autant plus galbeusement que toutes les initiatives seront en éveil et concourront à sa bonne marche.

Sur le vaisseau, — puisque vaisseau il y a, — tous s'étant embarqués de leur plein gré, pour un but bien défini d'avance, on aura tous le même intérêt : naviguer sans avaros et atteindre le but au plus vite. Donc, y a pas de zizanie possible.

Mais, cré pétard, si on retournait la question et qu'on interroge le phraseur : s'il nous dit que, dans une société anarchote, y aurait pas méche de faire remuer un bateau sans autorité, faut donc conclure que l'autorité est une chose si hurf et si chouette qu'actuellement les vaisseaux naviguent comme sur du velours ?

Voyons donc. Dernièrement j'ai raconté aux copains que deux gros navires anglais venaient

de se cogner le pif l'un contre l'autre, — si richement que le *Victoria* fonça à pic avec 500 marins.

En disant que cette omelette avait été causée par la trouducuterie des galonnés, j'avais mis le doigt dessus, nom de dieu !

Voici : l'amiral Tryon, une vieille baderne qui avait plus de schnipp que de jugeotte dans la peau, donna un ordre idiot.

Illico, deux officiers essayèrent avec beaucoup de salamalecs d'expliquer à cette vache abrutie que sa manœuvre était loufoque et que si on l'exécutait on allait boire un sacré bouillon.

Têtu comme tous les galonnés, l'animal ne voulut pas retirer son ordre. Et comme sur le *Victoria* y avait pas un homme d'attaque, mais seulement des troubades et des marins, farcis d'obéissance passive, au lieu de foutre l'amiral à la mer, on exécuta son ordre.

Aligné en rang d'oignon tout l'équipage attendit. . . . Ça fut pas long ! En cinq minutes ces trous-du-cul eurent le bouillon qu'ils s'étaient servi : la moitié alla faire des galipètes avec les poissons !

A qui la faute ?

A l'obéissance passive, nom de dieu !

Sur mer un galonné a encore plus de puissance qu'à la caserne.

C'est dire qu'il peut être plus vache et causer davantage de malheurs.

L'omelette du *Victoria* en est une preuve.

Avec l'autorité et l'obéissance passive, il suffit de l'entêtement d'une vieille truie pour causer la mort de 500 types.

Pas besoin de dire que c'est tout à fait impossible dans une société anarchote : avec la libre entente et l'initiative individuelle amalgamées, tout irait comme sur des roulettes.

Sur ce, les camaros, quand une niguedouille vous demandera comment on fera marcher les bateaux anarchos, racontez-lui l'histoire du *Victoria*.

LA POSTICHE DE BASILE

L'autre soir, dans un caboulot du boulevard de Strasbourg, les Agglomérés de Paris s'étaient donnés rendez-vous autour d'un saladier de vin chaud.

Comme ils ne sont pas des mille et des cents, le saladier n'était guère plus grand qu'un plat à barbe.

Outre le vin chaud, il s'agissait pour les types de s'appuyer une grande postiche que devait débagouliner Guesde (Basile de son vrai nom).

Le birbe étant le grand pontife des socialos à la manque, c'est dire que dans son pallas y en a pour tous les goûts.

C'est kif-kif les arlequins des Halles ; pour un pétard on pique la fourchette dans le plat : les bidards amènent une cuisse de poulet, d'autres un bout de bidoche ou de cervelas, des fois on ne décroche qu'une carotte.

Avec Guesde, les carottes dominant, nom de dieu !

Pourtant, comme je ne suis pas grincheux au point de foutre des crocs-en-jambe à la vérité, y a pas besoin de me prier pour reconnaître qu'il y a du bon dans la postiche de Guesde.

C'est quand il dit qu'il y a méche d'éheniller la Société de tous les exploités, de manière qu'il n'y ait plus sur la grosse boule qu'une grande famille humaine vivant en frangins, sans aryas d'aucune sorte, chacun étant plus heureux qu'un coq en pâte.

Ça, c'est bien, foutre : un bon point à Guesde !

Mais pourquoi se donner à peine le temps de souffler pour débiter ensuite des bourdes et des salopises ?

C'est-y que les chouettes choses que le bougre a dégoisées étaient comme qui dirait de la confiture autour d'une pilule ?

Eh oui, mille dieux, on pourrait croire que si le gas a jacté quelques chouettes idées, ça n'était que pour mieux faire avaler ses couleuvres de la fin.

Primo, il avoue que toute la Révolution doit se borner à un *changement de classe au gouvernement*.

Au lieu d'être sous la coupe d'avocats, de banquiers ou de patrons, on sera dirigé par des bistrots ou d'anciens ouvriers.

Mince de changement, nom de dieu !

Pour ce qui est de bibi, j'en ai plein le cul de débayer un gouvernement pour en coller un autre à sa place.

Soupé de « l'ôte-toi de là que je m'y mette ! »

Heureusement, Guesde a soin de nous avertir que pour ce *changement de gouvernement* y aura pas besoin d'un coup de torchon. Merci ! Il manquerait plus que ça, qu'on aille se faire casser la figure, histoire d'envoyer Guesde remplacer Sa Jean-Foutrerie Carnot à l'Elysée.

Non, les collectos ne tablent pas sur la violence pour arriver au pouvoir : le suffrage universel leur suffit.

Basile ne barguigne pas là-dessus : son Parti ne veut rien savoir de la violence, à preuve c'est que, « depuis sa formation en parti politique, il n'a jamais eu recours à d'autre arme que le bulletin de vote. »

Tonnerre de Brest, voilà un aveu bon à retenir ! Jusqu'ici les socialos à la manque n'avaient pas le nerf d'user d'autres armes que des toche-culs électoraux, — toutefois, ils n'avaient pas le toupet de l'avouer.

Pour le bouquet, Guesde déclare que le seul parti patriotard c'est le sien.

Les prolos de Roubaix, entre autres, vont y trouver un sacré cheveu !

Quèque ça fout ! Leur grand pontife est un politicard : s'étant aperçu que Paul des Roulettes est allé planter des choux, l'idée lui est venue de faire des mamours à la ligue des patrouillotes.

Ainsi, voilà qu'est franc et carré, il vient à l'appui de mon flanche de la semaine dernière où je disais que les socialos à la manque ne sont que des autoritaires, des gouvernements, . . . tout ce qu'on voudra excepté des socialos francs du collier !

Par exemple, je voudrais bien savoir ce que pense mossieu Guesde de la tartine que je vais coller ci dessous. Elle a paru le 14 juillet 1878, dans un numéro de l'*Egalité* (n° 33, 2^e année).

A l'époque, l'*Egalité* était un canard qui avait pour principaux rédacteurs Jules Guesde, Lafargue et autres matadors pisse-froid. On y faisait moins de mamours au suffrage universel, mais on s'y occupait davantage de la Révolution Sociale.

Voici la tartine en question :

UN LEURRE

Ce que nous pensons du suffrage universel en matière d'émancipation économique ou sociale, on le sait.

Loin d'avancer les affaires de la classe ouvrière, d'aplanir les voies au Quatrième Etat, il n'a servi, dans les conditions où il fonctionne depuis trente ans, et il ne pouvait servir qu'à l'ennemi, à la caste dirigeante, dont il a consolidé la domination :

1^o En divisant les prolétaires jusqu'alors réunis, soudés pour ainsi dire les uns aux autres par leur exclusion même de toute action gouvernementale, et en les entraînant à se battre entre eux « pour le choix de leurs maîtres politiques » ;

2^o En les leurrant de l'espoir mensonger d'un affranchissement graduel, pacifique, légal, sortant des urnes qu'ils peuvent bien remplir de bulletins, mais dont la bourgeoisie est double-

ment maîtresse par ses capitaux et par son instruction :

3° En donnant une apparence de légitimité à un état de choses qui n'était et ne pouvait être jusqu'alors que le produit, l'expression de la force, et, comme tel, toujours découvert contre la force.

On leur avait dit (aux travailleurs) et ils se sont laissés persuader qu'avec la barrière qui les tenait éloignés des urnes, tombait la dernière pierre de leur longue prison politique et économique, que « c'est eux qui sont les princes », les souverains, les dirigeants, pour employer l'énergique expression de Mme Flocon en 1848, et qu'ils feraient eux-mêmes leurs destinées ; et il se trouve que depuis des années et des années qu'il existe, le suffrage universel n'a rien changé, non seulement dans les lois mais dans le personnel gouvernemental recruté aujourd'hui dans la même couche sociale, composé des mêmes personnes que sous la monarchie de juillet, c'est-à-dire que les travailleurs pour tant électeurs qu'ils sont devenus, sont aussi dirigés, aussi sujets que par le passé, et sujets, qui pis est, de la même oligarchie capitaliste et propriétaire.

On leur avait dit et ils s'étaient laissés persuader qu'à l'aide de leur bulletin de vote, mieux, plus sûrement et à moins de frais qu'avec le vieux fusil du 14 juillet, du 10 août, de Saint-Merry, etc., ils s'empareraient du pouvoir désormais échu au nombre et que, maîtres de ce pouvoir, il leur serait possible, facile de refaire légalement, parlementairement, au bénéfice de tous, un ordre social qui ne profite présentement qu'à quelques-uns ; et voilà qu'après une élection présidentielle, deux plébiscites, huit élections générales législatives, le pouvoir est resté dans les mêmes mains censitaires qui le détenaient en 1830.

Impôts, crédits, services publics, devaient être réorganisés à l'image et à l'usage des prolétaires, par les prolétaires devenus majorité dans les assemblées nationales, comme ils sont majorité dans la nation ; et, au lieu de cela, on est réduit à « compter les membres appartenant aux nouvelles couches sociales qui sont arrivés dans nos parlements », et qui n'y sont arrivés, faut-il ajouter, que pour renier ces nouvelles couches, les sacrifier à l'ancienne.

De pareils résultats suffisent à juger une institution ; et — encore une fois — si, mis aussi brutalement en présence de la mystification dont ils sont le jouet, les nouveaux serfs du capital ne reconnaissent pas leur erreur et persistent à attendre leur salut de ce qu'ils appellent l'arme pacifique et toute puissante du vote, et de ce qui n'est, en réalité, qu'un joujou de nouvel an, *la tranquillité des bourgeois, l'amusement des travailleurs*, ils ne pourraient s'en prendre qu'à eux-mêmes de leur misère prolongée.

Ouf, nom d'une pipe, c'est bougrement dur à lire : la rédaction aurait été bien avisée en payant un démolir à ses lecteurs.

Quel est l'auteur ? C'est pas signé, mais ces phrases longues d'un kilomètre ont tout l'air d'avoir été dévidées par Guesde.

Toujours est-il que c'était son idée, de même que celle de Lafargue....

N'importe, les camarades, ça vaut la lecture : c'est aussi catégorique contre le suffrage universel que la postiche débitée par Guesde l'autre jour... est catégorique en faveur du vote.

Dame, en quinze ans on fait du chemin ! On a le temps de retourner sa veste plus d'une fois.

Qu'on change d'opinion, c'est pas défendu, nom de dieu !

Seulement si le changement d'opinion a pour cause une idée d'ambition, — on est un sale pognoniste.

Or, c'est le cas de Guesde, mille dieux !



LA GRÈVE DU BATIMENT

« Quand le bâtiment va, tout va ! »

Le proverbe serait-il près de se vérifier ?

On pourrait le croire, foutre !

En effet, les gas de la bâtisse viennent de décider en chœur la grève générale. Comme les fistons ne sont pas des hâbleurs, ça me paraît sérieux. D'autant plus qu'ils y ont mis le temps de la réflexion. Avant d'en arriver là ils ont essayé de tout pour arriver à leurs fins.

Ça remonte loin, à une dizaine d'années :

En 1882, d'accord avec des architectes, le conseil municipal vota des *prix de série*. C'était quelque chose comme le fameux minimum de salaires, dont les sociaux à la manqué jouent sur leur guitare.

Ces prix de série ne firent pas de vieux os : ils furent appliqués six mois à peine. Depuis lors, les entrepreneurs n'ont fait que leur foutre des crocs-en-jambe à tire-larigot.

Au lieu de s'en prendre directement aux exploiters, les gas de la bâtisse allèrent réclamer au conseil cipal. Ça paraissait logique, puisqu'il avait pondu les prix de série.

Turellement, les birbes de la Volière Municipale ne furent pas chiches de promesses, et les prolos s'en retournèrent gais et contents.

Mais foutre, ils ne furent pas longs à en rabattre !

Les entrepreneurs continuèrent à se torcher des prix de série.

Et toujours jobards, les gas de la bâtisse s'en retournèrent voir les élus.

Ça a duré dix ans, nom de dieu !

Pendant dix ans, les délégués ont fait la navette de l'Aquarium à la Volière Municipale, se trimballant dans les antichambres des députés et des conseillers cipaux.

Et tout ça pour la peau !

Si bien, qu'à force d'être roulés par les bouffe-galette, exploités par leurs galeux, les bons bougres ont fini par en avoir soupé.

On l'a vu l'autre soir, salle Léger, à la réunion de la Fédération du bâtiment.

La Fédération date de quelques années ; dans les premiers temps ils s'y était fourré des politicards venus au nom de groupes fictifs ; voyant qu'ils n'y faisaient pas leur beurre ils ont décanillé, et maintenant y a plus que des prolos envoyés par des syndicales.

Pendant un sacré temps, beaucoup de ces camarades ont coupé dans les fumisteries de la politique. La dernière délégation qu'ils ont expédiée aux pouvoirs publics les a désabusés, — ça a été un fiasco faramineux.

Les délégués eux-mêmes ne veulent plus rien savoir ; ils ont déclaré qu'il fallait être bouché à l'émeri pour aller s'aplatir devant les budgétivores et que pour leur part on ne les y repincerait pas.

Le délégué des menuisiers a, pour lors, chouettelement mis les pieds dans le plat : « Notre syndicat, n'en pinçant pas pour la politcaillerie, s'est borné à compter les vestes que vous avez remportées. Vous en êtes revenus, c'est pas trop tôt ! C'était assez pitoyable de voir des sociaux se foutre aux genoux des députés, pour réclamer, quoi ? L'application de tarifs vieux de onze ans !

« Pour des révolutionnaires, c'était mouche !.. Enfin, puisque vous en avez assez, parlons de la Grève Générale... »

Et foutre, on en a parlé ferme. Mieux, on l'a décidée.

La plupart des bons bougres auraient voulu

se foutre en route illico. Ils ont pourtant décidé d'attendre jusqu'au 1^{er} octobre, voici pourquoi : Le 21 septembre, il se tiendra à Paris un congrès de toute la bâtisse de France. Faire la grève générale subito, ça aurait l'air d'imposer ses idées à la province. Pour lors, les bons bougres de Paris veulent bien retarder jusqu'au 1^{er} octobre.

On avisera le Congrès que la grève générale commencera le 1^{er} octobre, mais, quel que soit son avis, on ne reculera pas.

Au jour dit, les gas de la bâtisse se foutront en grève !

Cré pétard, voilà qui nous sort un tantinet des ragougnasses politiques et des grèves à la flan.

Evidemment d'autres métiers emboîteront le pas ?...

Qu'en résultera-t-il ?...

Malin qui pourrait le dire !

Pas moins, c'est bon signe : au Congrès des Syndicales qui a eu lieu l'autre mois, y avait bougrement de prolos qui disaient que quand on est en grève, tendre son capel pour que les copains y jettent quelques gros sous, c'est se déclarer vaincus.

Et ils ne se gênaient pas pour ajouter que afin que la grève ait chance d'aboutir, faut vivre sur le dos de l'ennemi, — c'est-à-dire aux crochets des richards et des patrons...

Enfin, comme les gas de la bâtisse ne sont pas des poules mouillées, nous sommes sûrs qu'ils marcheront au 1^{er} octobre.

Et, mille marmites, c'est le cas de répéter : « Quand le bâtiment va, tout va ! »

Babillarde Roubaisienne

Mon vieux Peinard,

Ajoute ceci à la kyrielle de faits que je t'ai déjà dégoisés, — c'est une preuve de plus qui montre que malgré notre édilité socialiste, rien n'est changé dans la situation des miséreux, à Roubaix :

Nos conseillers, tant qu'ils n'étaient que simples candidats, gueulaient : « Nous foutrons les nonnettes à la porte des institutions de bienfaisance. Nous laïciserons l'hôpital, le bureau de bienfaisance, et patate et patate... »

Tout le temps que dura la période électorale, ce fut la même chanson. Maintenant qu'ils sont à la Volière municipale, il n'est plus question de laïciser, — et probable, on n'en recausera... qu'aux prochaines élections.

Pas besoin de dire que nos sacrées taupes de nonnes sont de même farine que partout ailleurs. Rendues hargneuses par leur sale religion elles ont la haine de tous ceux qui sont débarassés de préjugés.

Malheur aux jeunes bougresses qui, s'abandonnant à la bonne franquette aux lois de la nature, font des gosses sans demander la permission au maire ou au curé ! Si leur déche les oblige à aller s'accoucher à l'hospice, on les y regarde comme des chiennes galeuses...

Et ça se passe dans un patelin où les sociaux sont les maîtres !

Et encore, pour qu'on admette les copines en question, faut que leur gosse montre le bout de son nez, sinon, on leur dit de repasser. Puis, au bout de neuf ou dix jours, on leur colle le momignard sur les bras, — et du balai !

Celles-là sont les veinardes, toutes ne s'en tirent pas si chouettelement. Y en a, qui, turlupinées de se voir mal reçues, attrapent des fièvres et ne sortent que les pieds en avant. Telle, ces jours derniers, une gironde fillette de 18 ans : elle avait accouché sans anicroches d'un loupiot bien râblé.

L'opération finie, on laisse la mère sans plus

se soucier d'elle que d'une merde de chien. Elle s'endort, roupille cinq heures d'affilée; elle s'éveille avec une crise de nerfs et roule en bas du lit...

On vient la relever et quelques heures après la malheureuse tournait de l'œil!

Où donc étaient les nonnes? A siffler du genièvre, ou bien à se gaver de bonbons, à moins qu'elles ne fussent à se faire chatouiller...

Quand le lendemain parents et amis s'amèrent pour voir la défunte:

— Quel malheur, c'était une si bonne enfant!

— Pas si bonne que ça, rebiffa une garce de nonnette. Autrement, elle n'aurait pas eu un enfant sans être mariée.

C'était dit sur un ton si vache et si méprisant que tous en restèrent babas.

Que font les socialos de l'Hôtel de Ville pendant que les nonnes laissent mourir nos frangines faute de soins?

Y se paient des voyages d'agrément avec la monouille du populo: sous prétexte d'étudier des institutions qu'ils n'imitent jamais, ils s'en vont à Londres, à Paris, à Bruxelles, etc. Et c'est par demi-douzaines qu'ils se baladent!

Ainsi, au 14 juillet, ils sont allés à une dizaine à Guise, histoire d'étudier le familistère.

Il paraîtrait que pour ce voyage ces dix conseillers ont palpé chacun 200 balles.

Admettons que le voyage en chemin de fer, de Roubaix à Guise, coûte vingt balles; admettons que pour bouffer à sa faim et licher à sa soif, ça coûte 30 balles pour un jour, dans une petite ville comme Guise... Reste cent cinquante balles!

Qu'en ont-ils fait? Les ont-ils empochés, ont-ils fait la noce avec, ou bien les ont-ils rendus à la caisse municipale?

Nom de dieu, je parie une vieille chique contre la tête à Dupuy qu'ils ont étouffé le surplus de leurs dépenses: y a pas de petit bénéfice à dédaigner, — même quand on est socialo à la manque.

Vrai, on ne saurait se fiche plus carrément de la fiote du populo!

Oh, foutre, c'est pas les anarchos qui se plaindront de ce qui se passe à Roubaix: ça vient justement à l'appui de ce qu'ils rengainent, à savoir que les mandataires, qu'ils soient réacs, opportunistes, radigaleux ou socialos, n'ont qu'un dada: faire leur pelotte au détriment de leurs électeurs.

Si le populo veut ne plus être roulé grande largeur, il n'y a qu'un moyen: envoyer à Dache, le perruquier des zouaves, tous les candidats et les gouvernants, puis après avoir posé le grappin sur tout le bazar social, faire ses affaires soi-même.

Un zigou à la redresse.

Garce de Grâce!

Forest est grâcié!

Oui, nom de dieu, Sa Jean-Foutrière Carnot a fini par trouver une minute de libre pour apposer sa pataraphe au bas d'un papier grâciant Forest.

Donc, le pauvre fieu ne sera pas racourci!

Seulement, comme il fallait une compensation, on a fait endurer au pauvre bougre un sacré supplice, qui vaut bien la guillotinaide.

On l'a laissé 72 jours à la Roquette, — plus près de la mort que de la vie.

A chaque minute, au moindre bruit, il sentait le frio du couteau à Deibler sur la nuque.

Comme torture, ça fait la pige aux atrocités de l'Inquisition.

Maintenant, c'est fini, nom de dieu! Les

gardes-chiourmes vont passer à un autre genre d'exercice: on va appliquer à Forest la guillotine sèche, — la grâce de Sa Jean-Foutrière Carnot l'envoie au bagne à perpète.

Comme grâce, c'est pas gras, foutre!

Les enjuponnés ne se plaindront pas: leur victime ne leur échappe pas.

S'ils n'ont pas eu la jubilation de voir giscler son raisiné place de la Roquette, ils auront la satisfaction de le savoir à la Guyanne, où il ne fait pas bon vivre pour les anarchos.

C'est déjà chouette d'envoyer un bon bougre au bagne pour la vie, simplement parce qu'il a eu envie de bouffer un lapin... sauté.

Mince de regrets que doit avoir Forest: il y a tant de gibiers qui, sans être des lapins, mériteraient rudement d'être sautés.



En Belgique, l'espoir du suffrage universel (qu'on leur promet sans jamais leur donner) n'a heureusement pas enlevé aux prolos la haine des patrons.

A preuve une riche dynamitade qu'il y a eu dans la nuit du 27 juillet, à Ensival, un patelin qui touche Verviers.

La petiote marmite a esclaffé dans la piôle d'un jean-foutre de patron nommé Le Herck, associé d'une crapule chouettelement baptisé, — vu qu'il s'appelle Sauvage.

Pourquoi la petite marmite s'est-elle amenée chez cet exploitateur, plutôt que chez un autre?

Parce que le salaud n'a pas voulu accepter le tarif que, dernièrement, au début de la grève, lui soumettaient les tisserands.

La turne du jean-foutre a seule été démantibulée...

Ce que les prolos jubilent, c'est rien de le dire, nom de dieu!

Un chouette zigou a pris la peine de m'écrire de Chicago: il raconte une crapulerie qui prouve que quand il s'agit de faire des mistouffles aux pauvres bougres, les jean-foutre Américains sont aussi vaches que les Français.

Voici: un prolo massait dans un grand abattoir à cochons (mais pas à patrons, hélas! ces usines n'existent pas encore à Chicago.) Ayant bougrement faim, le gas ramassa sur le quai de la gare un bout de pied de porc qu'il se mit à grignoter, — y en avait bien pour deux centimes!

Illico on arquepince mon homme, on le fout au clou et on l'y garde un mois.

Juste autant que le grand filou Eiffel qui a avoué avoir barbotté 33 millions!

Nom de dieu, que ceux qui ronchonnet que l'égalité n'existe pas en France, aillent donc la chercher à Chicago. On leur en foutra pour leur argent!

Quand le prolo est sorti du clou, sa femme, devenue folle, était enfermée, et ses deux gosses laissés à l'abandon avaient disparu.

Ce qui prouve que l'Assistance Publique fonctionne là-bas à l'instar de Paris: elle assiste ses employés dans les grands prix, — mais c'est tout!

Eh foutre, y a pas qu'à Chicago où tout ne marche pas comme sur des roulettes.

Dans un autre coin des Amériques, au Colorado, y a des tapées d'ouvriers sans travail. Seulement, comme les bougres sont à la redresse ils n'en pincet pas pour crever de faim aux coins des bornes.

Pour lors, faute de turbin, ils prennent de la boustifaille où ils en trouvent, — et ils ont foutre bien raison!

C'est ainsi que ces jours derniers, une bande de quatre cents prolos sans ouvrage ont pris d'assaut un train de marchandises et l'ont nettoyé en deux temps et trois mouvements.

Cré pétard, si les sans turbin de France suivaient cet exemple, les patrons leur trouveraient vivement de l'embauche!



Ah, mille dieux, si le populo prenait l'habitude de faire aux candidats des réceptions dans le genre de celle qu'on a faite lundi soir à Yves Guyot, le métier de candidat serait vivement en baisse.

Les jean-foutre chercheraient un truc moins périlleux pour nous voler.

C'est dans une réunion, tenue rue des Bourdonnais, dans le quartier où se porte l'ancien roussin, que la chose s'est passée.

La réunion était archi-privée, ça n'a pas empêché l'Yves Guyot d'être hué en plein.

Pour que la fête fût complète il ne manquait qu'une tatouille à la mode, kif-kif celle qu'il encaissa en 1883 à la salle Rivoli.

A Grenoble, grande réunion organisée par les socialos à la manque.

Un de leurs matadors, Gustave Henry, devait rendre compte de la façon dont il avait rempli son mandat au congrès de Lyon.

Il a dégoisé les résolutions prises à ce congrès. (Toujours des résolutions, mais de la Révolution, macache!) C'était d'un rigolo faramineux.

Entre autres choses, le dit congrès a décidé que les femmes ne pourront être admises à voter que lorsque les calotins auront disparu.

Alors, le camarade Gauthier grimpe à la tribune:

— Pauvres tourtes, qu'il leur dit. Les femmes ne votent pas. Laissez-les donc tranquilles... Mais les hommes votent, malheureusement. Et c'est de ça qu'il faudrait les dégouter. Car, voter, c'est renoncer à soi-même, c'est abdiquer. Un votard ne peut pas être un révolté, — c'est un enrégimenté. Des députés? Pourquoi foutre? Pour faire des lois, n'est-ce pas? Ah ça, vous trouvez donc qu'il n'y en a pas assez? Mais empilez donc les codes les uns au-dessus des autres. Il y en a un mètre de haut, nom de dieu!

Oui, je sais, vous vous dites que puisqu'on en a tant fabriqué de mauvaises, on finira bien par en boucler quelques-unes de bonnes.

Ça, jamais de la vie! Les types que vous vous donnez pour maîtres, sous le nom de députés, se foutent de vous à vingt-cinq balles par jour, — et ils n'ont pas tort, faut pas les nommer! Quelquefois le populo ronchonnet. Alors, il font une loi qui semble lui accorder satisfaction; mais elle porte sur un détail insignifiant; elle n'est qu'un trompe-l'œil, elle sert à amuser le tapis et à nous faire prendre patience.

Et quand même on nous manufacturerait des lois franchement démoc-soc, est-ce que vous croyez que nous y gagnerions beaucoup?

Pas des masses, soyez-en sûrs! Qu'on soit tyrannisé au nom de ceci ou de cela, qu'est-ce que ça nous fout? Ce que nous voulons, c'est de ne pas être tyrannisés du tout, c'est de ne subir aucune contrainte. Et, par conséquent, nous ne voulons pas de lois, aucune! aucune! aucune! Nous sommes assez râblés pour marcher sans bonnes d'enfants.

Le copain a été richement applaudi.

Mais voilà le conseiller cipal Saunier à l'égrugeoir.

— Je me charge d'en finir avec les anarchistes ! gueule-t-il pour commencer.

En voyant le museau de macaque du type qui prétendait en finir avec les anarchos, les compagnons présents à la réunion se sont esclaffés de rire comme des petites marmites.

— Les anarchistes sont des agents provocateurs ! continue le Saunier.

— Et ta sœur ? que lui pousse un camaro. Des agents provocateurs ? as-tu fini... Alors, c'est des agents provocateurs qu'on étrangle à Xérès, qu'on pend à Chicago et en Russie, qu'on décapite à Montbrison et en Allemagne, qu'on torture dans les bagnes de la Guyane ? Dans les prisons de tous les pays on trouve des anarchos coupables d'avoir travaillé pour l'émancipation du populo. Vous, où est-ce qu'on vous trouve ? Dans les conseils municipaux et généraux, dans toutes les assemblées où on peut jaspiner sans danger.

Du coup, le Saunier a été assis : il a fermé son plomb et n'a plus soufflé !

A Tarbes, coup sur coup, trois chiques réunions.

Le copain Pascal a eu l'aplomb de grimper au jaspinoir, quoi qu'il n'ait pas l'habitude de palabrer en public. Bien lui en a pris, foutre, il s'en est galbeusement tiré et a été applaudi ferme.

A part quelques bourgeois venus pour flâner, tout le monde a trouvé bath les raisons du camaro.

Il a expliqué que seul un sérieux chambardeur peut nous donner le bien-être.

Ensuite, il a montré que toutes les lois sont contre nous et que les candidats ne sont qu'une bande de saltimbanques, à qui il tarde d'aller voir à Paris si les pièces de cent sous sont carrées. Au lieu de prendre parti et de voter pour les uns ou les autres, le mieux est de les envoyer tous à la balance : nous pouvons très bien nous passer d'eux, tandis qu'ils ne peuvent se passer de nous.

Et fichtre, c'est partout que ça dérouille !

A Salon, un petit patelin des environs de Marseille, le copain Montant a fait deux réunions avec bougrement de succès. A la deuxième, y avait autant de populo à la porte, faute de place, que dans la salle.

A Limoges, aussi, chouettes réunions ces jours derniers.

Allons, foutre, voilà qui promet : tout ce remue-ménage est bon signe !



SOUS L'EAU

Limoges. — Tout appartient aux bourgeois : le prolo et son turbin ; la terre et ses produits, le sous-sol et son charbon, l'air et son gibier, tout, nom de dieu, — même les poissons !

Cette semaine, une copine était à la pêche pour gagner sa pauvre diablesse de vie. Mais le goujon faisait des magnés, et le boulochage devenait problématique.

Alors la bonne bougresse, qui jusque-là avait fait son possible pour ne pas se faire harper, se rapprocha d'une écluse et pêcha à la « gratte ».

Tout à coup elle entend un bruit de bottes ; une odeur épouvantable la prend au nez : c'étaient deux charognes de pandores, les nommés Delair et Nadaud.

Ils veulent obliger la poissonnière à aller chercher sa « gratte » dans l'eau pour la lui confisquer. Elle roupète. Alors ils lui tombent

dessus, la bourrent de coups de poing, la piétinent, l'insultent. Et ils seraient encore occupés à ce beau travail, si le compagnon de la typesse ne s'était amené.

Il arrache sa copine à ces sales veaux et leur fout la « gratte » à la hure en les engueulant comme des pieds.

Du coup, ils n'en ont pas mené large.

Ils se sont contentés de dresser procès-verbal au camarade.

Si d'autres charpentiers à Carnot n'avaient appliqué à leur secours, probable que le copain les aurait envoyé faire des perquisitions au fond de la rivière, sous vingt pieds d'eau.

Mais l'eau c'était trop propre pour eux. Ils préfèrent finir dans vingt mille pieds de merde. Entendu !

NOTAIRE FRICOTTEUR

Bourbonne-les-Bains. — Les notaires, chacun sait ça, sont des tire-lire à cul percé.

Ceux qui leur aboulent de la galette ne la revoient guère qu'en songe.

C'est arrivé à tous les types qui ont porté leur magot à Barbas, un merle qui opérait à Bourbonne. Il opérait si richement qu'il a ruiné tout le canton.

Tellement, nom de dieu, que l'an dernier, il était arrêté et passait en jugerie à Langres.

Ça se passa gentiment : comme c'était un mossieu très bien il fut acquitté.

De juges à notaire on se rend de ces petits services.

Aujourd'hui, la gueule à Barbas est toujours dans la Haute-Marne, à Prauthois, où l'on a bombardé juge de paix.

Peuh, il doit rendre la justice aussi bien qu'un autre : tous les jean-foutre de la haute sont des birbes de même farine.

PAR FIL SPÉCIAL

Cherbourg. — Té, pourquoi n'aurais-je pas du fil spécial, kif-kif les grands torches-culs quotidiens ?

Eh oui, foutre, j'en ai ! Et il n'a rien de commun avec le fil à couper le beurre. Voyez plutôt :

« Nous, soussignés, Tire-Toujours, Ramollot, Ronchonnot, capitaine Grenouille, protestons énergiquement scrogneugnieu, contre les allégations du marchand de tuyaux du Père Peinard, comme quoi les matadors de la guerre ne vont pas à la boîte à Marais, quai de Coligny, où l'on loue de tout..., jusqu'à des bicyclettes !

« Prions le père Peinard de déclarer que nous laissons cette fréquentation à la marine. »

Bé quoi, y a donc de la brouille entre la marine et la guerre ?

Je m'en bats l'œil, foutre !

Seulement, pour que des traîne-sabres se dégoutent d'aller chez le Marais, faut que ça fouette dur par là.

Ceci dit, revenons-en au bistrot : si le birbe s'était contenté de faire son petit commerce, j'aurais peut-être rien dit, vu que j'ai pas pour spécialité de fouiner dans ces endroits ;

Mais non ! Outre ça, il a voulu exploiter et plumer ses prolos jusqu'à la gauche.

Du coup, l'animal m'a trouvé, nom de dieu ! Voilà ce que c'est que d'avoir les pattes trop crochues.

L'ÉTAT-VOLEUR

Brest. — L'Etat-Patron trouve qu'il n'exploite pas assez les prolos qu'il a sous sa coupe : il vient de trouver un biais pour leur roustir d'une main, une part de la paye qu'il leur aboule de l'autre.

Ces jours derniers, les galonnards de l'Arse- nal ont prévenu une quantités de prolos qu'on venait de coller une saisie-arrêt sur leur paye, à cause qu'ils n'ont pas encore craché leurs contributions.

On n'est pourtant qu'à la moitié de l'année, nom de dieu !

Et ce n'est pas tout, foutre ! Ces chameaux-là ont doublé la dose à payer : ainsi à un bon

bougre qui crachait 11 balles de contributions, on réclame 22 fr. 40.

Faut croire que les dépotés panamitards ont raffé tout le pognon avant de partir. De là la dèche de la gouvernance !

Mille bombes, voilà qui devrait ouvrir les chasses au populo. Il serait temps qu'il se dise : « Eh merde, tant plus ça change, tant plus c'est pareil ! Zut pour les candidats, je vote plus ! Plus de députés, plus de percep- teurs... »

Et tenez, les camaros, à propos de ceux-là, un des prolos dont je parle, à qui on a foutu saisie-arrêt, envoies une femme porter un acompte au percep- teur. Le cochon lui a répondu : « Gardez votre argent, les frais sont commen- cés et je ne veux pas les arrêter ; faut bien que mon porteur de contraintes gagne sa vie... »

Crédieu, si le porteur de contraintes veut gagner sa vie, qu'il fasse comme les frangins, qu'il travaille... ou bien qu'il demande l'au- mône aux richards, une trique à la main... Mais qu'il ne vive pas en vermine aux crochets des prolos.

Ah, la grève des électeurs, avec celle des contribuables par-dessus le marché, — ça se- rait rudement de saison !

MIUSIC !

Jonvelle (Haute-Saône). — Le curé de la localité était bougrement à cran de voir que, chaque dimanche, il y avait dans sa ratiche un peu moins de campluchards que le dimanche d'avant.

— Collons-leur de la musique ! qu'il se dit. Peut-être que ça les fera radiner à la sainte piôle !

Et mon calotin se fout à faire de la mendicité tout à travers le patelin pour ramasser la mo- nouille nécessaire.

Quand les niguedouilles eurent vidé leur bas entre ses pattes sales, il acheta une belle turlutaine : un harmonium.

Mais, va te faire foutre ! L'usine à bon dieu a continué à se désempir !

Heureusement pour le tonsuré, il se consola en élevant le tarif de ses simagrées : Quatre- vingt francs, cent francs même pour une messe en musique.

Tous les héritiers des richards crampsés payent ça à l'âme de leurs bienfaiteurs.

De la religion sans musique, le populo s'en fout, et quand il y a de la musique à la clef, il s'en contrefout.

Pour qu'il n'y ait pas d'erreur à ce sujet, un copain a déposé sur l'harmonium, quoi ?

Une belle merde.

Tête de l'ensotané, gueuleries des cagots, enquête des pandores, tout le tremblement.

Peine perdue :

Ils ont bien trouvé l'étron ; mais ils cher- chent encore le moule !

BEAUX-ARTS

Bétaucoeur est aussi un patelin de la Haute-Saône : y a pas plus de cinq cents habi- tants, mais c'est foutre pas les gas à la redresse qui manquent.

L'autre jour ils ont vidé les pots-de-chambre sur les affiches de la gouvernance et sur les vitres et les murs de la mairie.

Hein ? Ils ont du goût pour la peinture les bons bougres de Bétaucoeur ! De vrais artistes nom de dieu !

A TABLE

Toulouse. — Un bon zigie de contreban- dier, qui perche Côte-Pavie-Montandron, avait, ces derniers mois, été salé à plusieurs reprises par les juges.

De temps en temps, la magistrance, la rousse ou le percep- teur lui envoyait des papiers tor- checulatifs rapport à ses condamnations.

Ça lui faisait juste autant d'effet qu'un cata- plasme sur la crosse de son fusil.

Voyant ça, une bande de flicards s'abou- le chez lui en grand chambard, à un moment où il était en train de tortorer.

— Qu'est ce que vous foutez là ? qu'il leur dit. De quel droit ?...

— Du droit du plus fort ! réplique un rous-sin.

— Ah, du droit du plus fort ?... Chouette !

Et, posant sa fourchette, le gas agrippe une hache et la branlit sur la ficaille en criant :

— Tenez, voilà ce que j'ai gardé pour le dessert à votre intention. Le premier qui me touche, je la lui fais avaler en travers ; et si vous n'avez pas la gueule assez fendue, je vais vous l'élargir, sang-dieu !

Mille bombes ! il n'a pas eu besoin de finir. Les bourriques étaient déjà loin : on ne voyait plus que leurs semelles à l'horizon.

— Bon débarras, dit le copain en se remettant à table ; mort aux vaches et buvons frais !

SABRE OU SERINGUE ?

Montceau-ls-Mines. — Y a des pompiers dans le patelin, tout comme à Nanterre.

Seulement, ceux de Montceau sont sous la coupe de la Compagnie des mines. C'est dire qu'ils sont plutôt larbins que pompiers.

Un des gradés de la bande, c'est le mec de la Compagnie, le jean-foutre Patin. Pour le récompenser de sa mouchardise, les gros richards de la mine viennent de lui payer un sabre, que les pompiers lui ont accroché à la sous-ventrière avec beaucoup de flafas.

On dit que c'est un sabre, ... y en a qui prétendent que c'est une seringue.

Que ce soit ce que ça vaudra, c'est foutre pas cet ustensile qui rendra au Patin l'estime du populo.

INAUGURATION EN MUSIQUE

Digoin est un patelin de Saône-et-Loire où, l'autre jeudi, on a inauguré un chemin de fer qui va à Etang.

Pour que la fête fut complète, il ne manquait que le roussin Yves Guyot.

Turellement, l'inauguration s'est passée à coups de fourchettes, la musique de l'endroit a musiqué ferme, pendant que les grosses légumes s'empiffraient comme des porcs.

Pour ce qui est du chemin de fer lui-même, paraît qu'il est rudement mouche !

Le camaro qui me jaspine la chose, me dit qu'il est tout-à-fait mal conditionné, y a des courbes abominables, là où on aurait pu tirer droit.

C'est peut-être bien pour faire plaisir à quelque gros marlou, afin de lui payer une chouette indemnité, qu'on a agi ainsi.

Ça ne serait pas la première fois !

MAUDIT CONTRE-COUP

Troyes. — Dans le bagne à Riotte, faubourg Sainte-Savine, le contre-coup Philbert fait ses trente-six volontés.

Voilà déjà quatre prolos qu'il saque à propos de bottes. Entre autres, il a profité de la maladie d'un père de famille, pour le foutre à la porte, sans s'occuper si les deux gosses avaient de quoi briffer.

Cette semaine, c'est un camaro qui a reçu ses huit jours pour avoir réclamé à cause du sale ouvrage qu'on lui fourrait.

Ce qui, surtout, met ce contre-coup en rage, c'est de voir ses ouvriers faire la causette avec les bobineuses et les remmailleuses. Il voudrait leur coudre le bec, afin qu'elles soient toutes à lui, kif-kif un sérail.

Turellement, les bonnes bougresses n'en pincent pas. Au droit de jambage du chenapan elles préfèrent autre chose.

Ce type-là est encore une victime de l'autorité, nom de dieu ! Quand il était ouvrier, il trouvait drôle qu'un patron fasse des mistouffes à ses prolos.

Maintenant qu'il a mouté en grade, il est plus vache que les patrons !

Voilà qui prouve bougrement qu'il n'y a pas mèche de rien aligner de chouette dans la société actuelle : la domination des uns sur les autres étant la base de tout, il en sortira toujours trente-six mille misères.

COMMUNICATIONS

PARIS

Le copain Brunet va partir ces jours-ci, faire plusieurs conférences dans la région de Dijon et Besançon. Il serait utile que sa tournée ne se bornât pas à ces deux villes. Les compagnons qui seraient disposés à organiser des réunions dans les parages, sont priés de l'en aviser : Brunet, 71, rue Louis Blanc, Paris.

Avis entre autres aux copains de Beaune, Chalon-sur-Saône, La Palisse, Bézenet, Clermont-Ferrand.

— Le compagnon Vérité se met à la disposition des groupes du Midi pour la contradiction qu'ils croiraient utile de faire dans les réunions électorales de leur patelin.

Il va entreprendre une grande tournée dont le point de départ est Avignon et le but le nord de la France, tout en faisant les campagnes qui en ont si grand besoin. Il prie les groupes de le prévenir s'ils peuvent organiser des conférences et en même temps, ceux qui le peuvent, de lui expédier tous les journaux et brochures dont ils disposeraient.

Adresse : M. Roudier, cordonnier, Villa Veradier, Pont d'Avignon. Pour Vérité.

— Groupe de propagande des V^e et XIII^e arrondissements, réunion samedi 5, à 8 h. 1/2 du soir, Salle Messiez, 127, rue Mouffetard.

— Ordre du jour : Collectivisme et Anarchie ; Socialisme autoritaire et Socialisme libertaire.

A partir du 15 août, paraîtra, tous les 15 jours, la *Revue Anarchiste*, sciences et art.

Abonnement : 5 fr. l'an ; extérieur 6 fr. ; le numéro 15 centimes.

Adresser tout ce qui concerne la *Revue Anarchiste* aux secrétaires-gérants : Charles Chastel et André Ibels, 32, rue Gabrielle, Paris.

Saint-Denis. — Le groupe anarchiste les *Incorruptibles* convoque tous les compagnons de la localité, ainsi que les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard*, samedi 5 août à 8 h. du soir, salle Benard, rue de Paris, près de la caserne.

Ordre du jour : Propagande à faire contre les élections.

Les candidats abstentionnistes sont priés d'y assister.

Saint-Quentin. — Les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolte* sont convoqués le dimanche 6 août, salle Héno, rue des Patriotes, à 8 h. 1/2 du soir. — Ordre du jour : La foire électorale.

Vienne. — Dimanche, 6 août, fête familiale au groupe les *Cerises*.

Causerie par le compagnon Dumontin, de Lyon. — Concert et bal le soir. Entrée libre.

Tarare. — Les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolte* sont priés de se réunir le dimanche 6 et lundi 7, de 2 h. à 6 h., chez Passage, rue de Lyon, 8.

Dijon. — Réunion le samedi 5 août, à 8 h. 1/2 du soir, aux Vendanges de Bourgogne, rue du Drapeau, près de la place de la République.

Sujet traité : Attitude à prendre au sujet des prochaines élections.

Saint-Ouen. — Grande soirée familiale le samedi 5 août, à 8 h. 1/2, maison Blanche, boulevard Victor-Hugo, 66.

Les compagnes et compagnons qui pourront prêter leur concours pour le chant sont priés de ne pas manquer, dans l'intérêt de la propagande.

Orateurs inscrits : Leboucher, Louiche, Zévaco, Tortelier, Brunet, Prolo, Vincent, Morin, Bastard.

Angers. — Les compagnons se réunissent tous les dimanches matins, chez Heriché, rue de Paris, 46.

Tous les ouvriers s'intéressant à la question sociale sont invités à venir discuter avec les anarchistes.

Montpellier. — Le compagnon Vincelot, candidat abstentionniste de la circonscription de Montpellier, demande à entrer en rapports avec tous les copains de la région du Midi qui sont partisans de cette tactique en période électorale, afin de s'entendre à ce sujet.

Camarades, il est bon que dans chaque circonscription un compagnon fasse sa déclaration de candidat légalement. Il n'y a aucun inconvénient, ne nous servant pas de la légalité pour en soutenir le principe, mais bien comme de moyen révolutionnaire. Cela nous permet de parler dans les réunions électorales, de faire de la propagande de diverses façons.

Donc, ne délaissions pas ce moyen d'affirmer les droits des travailleurs, au nom de la Révolution sociale.

Vincelot, 3, rue Pagès, Montpellier.

Beauvais. — Tous les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolte* sont convoqués pour le lundi 7 août, à 8 h. 1/2 du soir, au local habituel. Extrême urgence.

Bordeaux. — *Congrès régional.* — Le groupe initiateur prévient les groupes et compagnons ayant répondu à son appel que, vu le peu d'adhésions reçues, il croit devoir renoncer momentanément à ce congrès.

Nous souhaitons voir discuter cette idée avec intérêt ; il n'en a pas été ainsi, nous le constatons avec regret.

Nous pensons que les camarades sérieusement occupés à une propagande plus pressante n'ont pu adhérer à ce congrès.

Avons-nous été insuffisamment compris ? Aurions-nous dû donner de plus longs développements ?

Quand nous reprendrons cette idée, nous la formulerons moins brièvement.

— Les compagnons sont priés d'assister à la réunion du groupe, 41, cours St-Jean, le samedi 5 août, à 8 h. du soir. Sujet :

De la tactique à suivre pendant la période électorale.

Grenoble. — Le groupe les *Semeurs Grenoblois* se réunit tous les jeudis et samedis de chaque semaine, 2, rue du Four.

Cette. — Tous les anarchistes sont convoqués, en vue de la propagande à faire contre les élections, café du Gard, rue du Pont-Neuf.

Amiens. — Réunion des anarchistes chez Lévêque, 64, faubourg de la Hotoie, à 5 heures du soir, tous les premiers et troisièmes dimanches de chaque mois ; conférences, chants et poésies.

Que les bons bougres qui veulent des affiches du Père Peinard au Populo ne lanternent pas, foutre !

Elles seront expédiées à raison de quarante sous le cent : envoyez les demandes à la vapeur.

Ce que je dis pour les copains de province, je le dis aussi pour ceux de Paris : qu'ils fassent vivement savoir le chiffre qu'il leur faut et le nom du candidat pour la fôôôrme de leur quartier.

PETITE POSTE

P. Montréal — L. Héry — D. Jonville — R. Cherbourg — V. Lille — R. Bel-Air — F. Reims — H. Saint-Nazaire — F. Le Lude — D. Grenoble — L. Lyon — B. Nîmes — D. Toulon — L. Havre — J. Lons-le-Saulnier — R. St-Quentin — A. Angers — A. et V. Roubaix. Reçu galette, merci.

G. à Cognac. — Liard n'a pas l'adresse que vous lui demandez ; il va vous écrire. — Prière à Hubert d'écrire à Liard, 48, rue des Retaillons, Bordeaux.

G. M. Beauvais. — Distribue-les.

Souscription pour la défense de Gustave Mathieu

B. Chartres, 4 fr. — D. Bessèges, 2 fr. — Colomb, brodeur, 1 fr. — Maestrini, 2 fr. — Adolphe 1 fr. — Report : 16 fr. 05 — Total : 26 fr. 05.

Pour Forest : A. D. Vienne, 1 fr.

Pour pousser à la roue de la Sociale. — A. D. Vienne, 0 fr. 70.

[L'Imprimeur-Gérant : DELALE

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*
4 bis, rue d'Orsel, Paris

JE SUIS CONTRE LE GOUVERNEMENT

MONOLOGUE

Par VICTOR BARRUCAND

Vous voulez savoir ça que j'pense
En politique, en sentiment,
C'est bien d' l'honneur et peu d' dépense
Car je n' vends pas mon boniment.
Le temps de rouler un' sibiche
Et suivez bien mon raisonn'ment :
Du tiers comm' du quart je m'en fiche !
Je suis contre l' gouvernement.

L' gouvernement, c'est une machine
A pomper la merde et le sang.
Pour son compte, il faut que j' m'chine
Et si j'fais des goss's, il les prend.
C'est bon pour les propriétaires
De parlotter au Parlement,
Mais pour moi qu'a ni sous, ni terres,
Je suis contre l' gouvernement.

Les femmes ! Parlez-moi des femmes,
Le seul bonheur du malheureux !
Leurs yeux sont gais comme un feu d' flammes ;
Les bourgeois en voudraient qu' pour eux.
Mais il en pousse encor des gerces
Pour les bougres à tempérament !
En attendant que l' cuir me gerce,
Je suis contre l' gouvernement.

Quand on est né dans la mistouffe
On y reste à perpétuité.
La loi est là qui nous étouffe,
Bientôt on n' pourra plus péter.
Défense par ci, par là, défense !
La récompense ou l' châtiment ;
Toute la vie est une enfance :
Je suis contre l' gouvernement.

Quoi faire?... Attendre et serrer le ventre
Obéir ou bien commander ?
— Ma conscience n'est pas à vendre
Sans quoi j' me port'rais député.
J'pouvais pas avec ma frimousse
M'abrutir dans un régiment ;
J'pouvais pas entrer dans la rousse ;
Je suis contre l'gouvernement.

Tant pis si j'écope, j' me r'biffe.
On n' meurt qu'une fois, j' aim' mieux mourrir
Que d' vivre comme une tête à giffes.
J' étouff' dans le monde, j' aime mieux sortir.
Mais avant de passer, faut que j' cogne
Sur ce qui pue et ce qui ment.
A l'égout toutes les charognes !
Je suis contre l'gouvernement.

